

PETITE

BIOGRAPHIE DES FOUS

DE LA VILLE DE VALENCIENNES

Par un homme en démence



VALENCIENNES

Imprimerie de J.-B. HENRY

(1823)

STULTITIANA

ou

PETITE BIOGRAPHIE

DES FOUS

DE LA VILLE DE VALENCIENNES,

Par un homme en démente.

~~~~~

.....Les plus grands personnages  
« Ne sont pas, croyez-moi, quelquefois les plus sages ;  
« Des gens d'esprit souvent la Folie est le lot,  
« Et par fois la Sagesse et la vertu d'un sot. »

J. B. ROUSSEAU : *Le Capricieux*, acte 1<sup>er</sup>, scène 2

~~~~~

PETITE BIOGRAPHIE

DES FOUS

DE LA VILLE DE VALENCIENNES.

...ooOoo...

De tout tems la ville de Valenciennes a été fertile en insensés fameux, qui ont illustrés ses rues et qui ont fait l'amusement de ses habitans.

Mon intention est d'en rappeler quelques-un au souvenir de ceux qui les ont connus, et de les faire connaître à ceux qui ne les connaissent que par tradition. On sent que je ne veux point parler des fous qui se croient de l'esprit ; la tâche serait trop grande ; d'ailleurs ceux-là forment partout le plus grand nombre, et ne sont point particuliers à cette ville. On connaît ces vers de Madame Deshoulières :

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Dans cette histoire de la folie humaine, je ne remonterai pas plus haut que l'année 1750, époque la plus reculée dont je me souviens, n'ayant que six ans alors ; je me contenterai de quelques traits caractéristiques pour chacun d'eux, ne m'étant pas promis de donner une biographie complete de chaque personnage ; la vie d'un fou est d'ailleurs peu fertile en événemens : un jour, chez eux, ressemble assez à celui de la veille, et à celui qui suivra : il en est peut-être bien ainsi des hommes qui passent pour être les plus sages ; ce trait de conformité est une nouvelle preuve que les extrêmes se touchent.

N..... dit *JÉSUS*.

Le premier qui se présente et que je n'ai connu que lorsqu'il était déjà assez âgé, était un fou tranquille, qui se croyait l'Enfant-Jésus : on lui a conservé ce nom jusqu'à sa mort. On l'a tenu renfermé pendant un assez grand nombre d'année, à la prison de la ville, mais un an ou ndeux après que l'Hôpital-Général a été peuplé de ses habitans, on l'y a transféré ; on le laissait d'abord vaguer dans toute la maison, mais bientôt les enfants le tourmentèrent au point qu'il devint méchant ; on le renferma, il reprit sa tranquillité ; mais en même tems il se chagrina, et il mourut en peu de tems.

Vers 1750 ou 1754, c'était déjà un vieillard dont les cheveux et la barbe semblait indiquer un âge avancé ; sa figure était vénérable, et

quoique je fusse bien jeune alors, elle est toujours restée empreinte dans ma mémoire, au point que si j'étais peintre, ou si j'avais les talents de M. Adolphe Teinturier, je suis persuadé que je rendrais parfaitement son image.

CAPELIER.

Le second, dans l'ordre de mon souvenir, est un nommé *Capelier*, à qui le scrupule avait fait tourner la tête ; sa folie était tranquille ; il allait toujours par la ville les mains jointes ou croisées sur la poitrine, comme on représente St. François d'Assise en contemplation. Il ne voulait d'habits que d'une couleur fort brune ; ses parens étaient aisés, ils l'habillaient toujours du drap le plus fin. La marmaille le poursuivant quelquefois, on fut obligé de le tenir sequestré ; il resta d'un caractère doux et tranquille, ne parlant jamais à personne, et ne répondant pas aux questions qu'on lui faisait.

PELSÉ dit MEN TIOT

Un troisième nommé Pelsé, que l'on surnomma Men Tiot, parce qu'il était de Cambrai, avait la singulière manie de se croire un second Diogène. Comme ce cynique, il faisait à la barbe des Valencenois, ce que celui-ci faisait à la barbe des Athéniens ; enfin on le renferma vers 1768, et le scandale disparut. Il ne vécut pas vieux, ayant fini par s'exténuer.

JEAN LE SOT.

Le quatrième qui se présente est un fou fameux, dont la folie était de vouloir embrasser toutes les jeunes personnes qu'il trouvait à son gré, surtout lorsque des mauvais plaisans l'y excitait en lui promettant une bonne prise de tabac. Il était horriblement laid, louche, le menton garni d'une barbe noire, épaisse et hérissée qu'il faisait couper fort rarement. Les enfans le huaient en criant : *Jean le sot ! Jean le sot !* Alors il devenait furieux, et malheur à celui qui s'en laissait attrapper, il passait fort mal son tems ; cela arrivait rarement, parce qu'étant fort boîteux, il ne courait pas très vite : il était aussi estropié des deux mains qu'il ne pouvait pas redresser. Comme il était tranquille quand on ne l'excitait pas, il ne fut jamais renfermé.

BOQUESSE.

Du tems de *Jean le sot* florissait un autre fou nommé Boquesse. Celui-ci avait une figure et une voix féminines ; sa folie était de parcourir les rues tout déguenillé : on se plaisait à le faire chanter. Il ne se faisait pas prier, dans l'espoir d'obtenir quelques pièces de monnaie qu'on lui accordait presque toujours ; souvent l'amour-propre s'en mêlait ; il suffisait de dire qu'il n'avait pas de voix, pour qu'il se mit à chanter sans espoir de rétribution.

Lorsque les enfans, qui n'avaient rien à lui donner, voulaient l'entendre, ils le huaient et ne le laissaient tranquille que lorsqu'il se mettait à chanter ; souvent ils ne le tenaient pas quitte pour une seule chanson, il fallait recommencer jusqu'à ce que le malheureux, hors d'haleine, ne pouvait plus articuler un son : d'autre fois quelques-uns se défaisaient en sa faveur de leur déjeuner ou de leur goûter. Il est mort avec sa folie, sans être renfermé.

L'époque où vivait *Boquesse*, fut fertile en idiots ; *Sénéchal* dit *Coutiau*, *Tirion*, *Mathieu*, *Miché n'da point*, faisait les délices des Valenciens : j'en parlerai successivement.

SÈNÈCHAL dit COUTIAU

Sénéchal dit *Coutiau* était fort laid : un visage maigre, pâle, allongé, que surmontaient deux petits yeux louches, formaient les traits caractéristiques de la figure de M. *Coutiau*.

Il parcourait les rues tranquillement, vêtu d'un habit assez propre, les deux mains dans un manchon, que l'on nommait *Girard* ou *Gérard*, à Valenciennes, de la forme de celui que l'on voit à quelques portraits de Madame de Maintenon, dans sa vieillesse.

Les enfans qui le rencontraient le suivaient en criant, *Coutiau ! Coutiau !* alors il entra en fureur et rossait celui qu'il attrapait, et qui payait pour les autres. Il avait une autre manie, c'était celle de parcourir les villages, et d'y demander l'aumône, quoiqu'il ne manquât de rien chez lui ; toutes les bribes qu'il rapportait étaient placées sur le ciel de son lit ; on ne s'en aperçut que lorsqu'il ne fut plus possible d'y en mettre.

Cet homme appartenait à une famille honnête ; ses parens étaient marchands de fer dans la rue du Neuf-bourg, et voisins de M. *Stiévenart*, Apothicaire, homme fort gai et de beaucoup d'esprit, qui avait placé au dessus de sa porte cette devise latine :

aCCeLeres aD Me pharMaCa CeLsa Dabo.

N'était-ce pas par un petit grain de folie dont les gens d'esprit ne sont quelquefois pas exempts, que cet apothicaire invitait le peuple par une devise latine, qui était en même tems une espèce d'énigme, à venir à lui pour obtenir de bons remèdes ? le peuple n'entend pas le latin, les gens du monde fort peu ; cette devise ne pouvait donc être entendue que des savans : cependant la devise en elle-même était adroite, puisqu'on y lisait deux fois 1750, époque de l'établissement de M. *Stiévenart*, ce qui pouvait signifier que l'on ne payait que double chez lui, au lieu de payer triple ou quadruple chez ses confrères : en effet, *Stiévenart* fit une belle fortune ; c'était le bon tems alors, il n'y avait que cinq à six apothicaires ; mais à présent que le nombre est

plus que doublé, et que les médecins prescrivent peu de remèdes, il faut que les pharmaciens (car le mot apothicaire est proscrit) se contentent de cinq ou six cents pour cent, pour accrocher une malheureuse fortune que les plus habiles sont obligés de poursuivre pendant dix ans. Quoiqu'il en soit M. Stiévenart fournissait effectivement d'excellens remèdes. Le lecteur s'apercevra peut-être que M. *Coutiau* m'a entraîné un peu trop loin ; mais il m'a semblé que cette petite digression n'était pas tout-à-fait étrangère au sujet qui nous occupe ; cependant revenons à nos moutons.

MICHÉ

Miché était un nain ayant à peine trois pieds de hauteur ; il me venait au coude. Ses jambes torses, sa figure hideuse, sa barbe noire et touffue, ses yeux petits, louches, noirs et animés, une perruque fort mal peignée, crasseuse, noire, dont les cheveux étaient crépus, le tout surmonté d'un bonnet de laine jadis rouge, dont la crasse noire et luisante formait une croute vernissée qui laissait à peine soupçonner la couleur qu'elle recouvrait, formaient un assemblage de ce que la Nature avait fait de plus hideux. Ce petit monstre remplissait l'honorable fonction de balayeur des latrines publiques ; il parcourait fièrement les rues, son balai sur l'épaule ; il n'avait d'autre manie que celle de prétendre être constitué comme ceux qu'aimaient tant les filles de Jérusalem, citées par *Ézéchiél*, en parlant des débauchées de la ville sainte (1). Il devenait furieux lorsque les enfans le poursuivaient en criant : *Miché, non habet (Miché n'en a pas)*. Alors, il leur prouvait qu'ils avaient tort de l'inculper.

MATHIEU.

Mathieu était épileptique, boiteux, manchot et possédé de la fureur du jeu de dé. Les enfans qui le voyaient jouer et perdre avec beaucoup de chagrin, l'excitaient lorsqu'il jouait au *passe-dix*, en criant : *deux, deux pour Mathieu !* Alors, animé de la plus violente colère, il quittait le jeu pour les poursuivre ; malheur à celui qu'il pouvait attrapper, ce qui arrivait rarement, parce qu'il était boîteux ; comme il était d'un naturel fort irritable, lorsqu'il ne pouvait se venger, il devenait tellement furieux que sa rage ne cessait que par un accès d'épilepsie. J'ai encore vu ce malheureux au commencement de la révolution, exerçant les fonctions de commissionnaire au marché au poisson. Les enfans ne le poursuivaient plus, et je pense que sa passion pour le jeu s'était amortie. Du reste cet homme était fort obligeant, aimant à rendre service, et reconnaissant de ce qu'on faisait pour lui. Je l'ai vu se battre contre un homme très-fort, pour venger un enfant qui lui avait donné quelques jours auparavant un morceau de pain.

TIRION.

(1) Quorum carnes sunt ut carnes asinorum. Ezech. cap. 23, vers. 20

Je terminerai cette histoire des fous qui ont cessé de vivre, par un individu dont la folie était fort gaie.

Albert Tirion, appartenant à une famille dont le chef faisait partie de l'état-major de la place, était devenu fou par excès de dévotion : il avait fabriqué dans sa chambre un autel ; il se revêtissait d'habits sacerdotaux, chantait la messe et les vêpres : lorsqu'il sortait, il parcourait les rues armé d'un bâton qu'il portait sur l'épaule ; quand quelqu'un passait près de lui, il prenait son bâton, mettait en joue et le passait sous le nez de la personne, en criant *pssss* ! il riait ensuite aux éclats, sans interrompre sa marche.

M. Verdavaine-Mallez, derrière la Tour, a fait faire son portrait, que sa veuve a sans doute conservé. Ce n'est pas une peinture bien remarquable sous le rapport de l'art ; mais la ressemblance était parfaite.

CADOT.

Je pourrais citer encore au nombre des fous de la même époque, un nommé *Cadot*. Il avait une figure assez belle, une carnation fraîche, des dents blanches et bien rangées, un teint de lis et de roses. Malheureusement il était épileptique, ce qui ne contribuait pas peu à augmenter son aliénation mentale : sa manie principale était de s'attacher derrière les charettes des meûniers et des blanchisseurs : les coups de fouet ne le faisaient pas lâcher prise : enfin, il était si bien connu, que les conducteurs lui laissaient suivre sa manie sans le troubler. Il lui est arrivé souvent d'être pris d'un accès de sa maladie, et de faire des chûtes à se tuer.

Lorsqu'il était en repos, il s'asseyait dans les rues, le dos appuyé contre un mur, et il se balançait en se frappant avec force contre la muraille, et en chantonnant ; les enfans ne le huaient pas, plusieurs imitaient ses balancemens.

~~~~~

Aujourd'hui on ne voit plus autant d'individus à la fois attaqués de ces folies particulières : depuis la révolution nous ne rions plus, nous politiquons ; il n'es pas jusqu'au savetier du coin qui ne se croie appelé à discuter les grands intérêts de l'état et à réformer les abus ; pas de si mince légiste qui ne se croie un Montesquieu ou un de Bonald ; mais si les gens d'esprit sont plus communs, en revanche les sots fourmillent. Aujourd'hui plus que jamais, nos jeunes gens savent tout sans avoir jamais rien appris, décident sur tout sans se donner la peine d'examiner. Avons-nous perdu ? Avons-nous gagné à ce changement ? La question ne saurait rester indéçise : notre folie, pour avoir pris une teinte plus sévère, n'en est pas moins de la folie. A tout prendre, je pense qu'il vaut mieux une folie gaie qu'une folie triste ; nous avons voulu imiter un peuple pendeur, sans réfléchir si notre climat

peut se prêter à ce caractère factice. Nous prétendons suivre le peuple anglais, même jusques dans ses extravagances les mieux caractérisées, et nous sommes assez aveugles pour ne pas nous apercevoir que perdre par cette triste imitation : nous prenons les travers des anglais sans prendre leurs qualités ; nous sommes devenus fumeurs, ivrognes, querelleurs, et nous laissons de côté l'esprit public qu'ils possèdent au souverain degré. Restons français, si nous le pouvons, c'est le meilleur parti que nous ayons à prendre, et laissons à nos voisins leurs boxeurs, leur combats de coqs et de chiens, même leurs courses de chevaux et leurs paris ; quant à moi, je reprends le cours de ma narration, que je n'aurais pas dû interrompre.

On aura eu occasion de remarquer dans ce qui précède, que l'opinion où l'on est que les gens marqués au B sont tous spirituels, n'est pas toujours fondée, puisque trois des fous désignés dans cette Biographie, étaient boîteux : cependant cette idée, si l'on en croit Boileau, a un côté vrai ; il dit, dans une satire :

« Le plus sage est celui qui ne pense point l'être. »

Or, je suis persuadé que personne moins qu'un fou ne pense être sage.

~~~~~

Nous voilà arrivés aux fous qui sont encore existans. Je n'en connais que trois, c'est bien peu dans une ville où ils ont été si abondans. Il y a vraiment disette ; il semble que la Nature ait voulu se reposer de sa fécondité à cet égard ; néanmoins elle nous a dédommés de la quantité par la qualité, et je suis persuadé que ce n'est qu'avec des efforts infinis qu'elle a enfanté celui qu'un jeune amateur de cette ville, qui possède à un degré supérieur les talens qui ne sont ordinairement le fruit que de longues études, vient d'éterniser par une lithographie élégante, qui joint à la vérité de la ressemblance, celle du costume, de la tenue et de la délicatesse du crayon ; c'est enfin, sans que j'aie besoin de le nommer, le fameux L..... , peintre, poète, musicien, calligraphe : il a le germe de tous les talens ; malheureusement tout cela se mêle dans sa tête, au point que son cerveau est comme un véritable chaos. L..... n'a rien étudié et L..... sais tout : en cela il ressemble assez à certains de nos jeunes agréables, à la différence près que ceux-ci ne savent réellement rien, et qu'ils n'ont que de la jactance.

Si la Nature a été prodige envers L..... du côté des talens, qu'il ne possède cependant pas en perfection, elle a été avare en lui refusant l'intelligence nécessaire à leur développement.

L..... est aussi original dans sa tenue que dans sa manière d'exercer ses talens. Veut-il dessiner une estampe à la plume ? Après avoir tracé le cadre, il la commence par le bas, et continue ainsi jus-

qu'à la partie supérieure, en remontant jusqu'à ce qu'il ait fini ; sa plume imite chaque coup de burin. Il ne faut pas demander si le dessin est frais quand il sort de ses mains.

L..... est d'un caractère assez débonnaire ; pour la moindre chose il travaillera ; quelquefois pourtant il est assez exigeant. Autant il est doux quand on ne le tourmente pas, autant il est irascible si on l'excite ; il se contente pourtant alors d'exhaler sa colère en paroles ; je ne l'ai jamais vu poursuivre les petits garnemens qui le huent quelquefois.

Il y a quelques années que l'on enleva à ce malheureux une somme assez forte, relativement à sa fortune ; il ne voulut plus loger dans la même auberge, mais il se retira dans l'un des souterrains des fortifications de la citadelle, où il vivait d'une manière fort retirée ; il ne sortait que le soir, pour aller à la provision. Les bateliers qui fréquentent le canal voisin le craignaient, à tort sans doute, car le malheureux n'est guère à craindre: ne le connaissant pas, ils le nommait *l'homme sauvage* : il laissait croître sa barbe et ne se lavait jamais ; enfin cette lubie a cessé, il a repris ses allures ordinaires.

~~~~~

Il me reste à parler d'un personnage moins doux que L..... ; d'un poète, c'est tout dire : genus irritabile vatum (*La race irritable des poètes*). Je ne le nommerai pas . Celui-ci est du caractère du furieux dont parle Boileau :

« Qui poursuit de ses vers les passans dans la rue. »

Il n'est point de fête qu'il ne célèbre, soit par une ode, ou par un récit en vers ampoulés qu'il déclame d'une manière ridiculement amplicative. Arrive-t-il un personnage marquant ? Sa verve est en mouvement, et bientôt il lui présente les fruits de sa muse. Au reste, il n'est pas difficile, et se contente du moindre présent ; il est fort joyeux lorsqu'il obtient de quoi se procurer la plus légère faveur de la déesse que les anglais caractérisent par le nom de *Gin*. Il serait à désirer que M. *Adolphe* nous fit le cadeau de son portrait pour servir de pendant à celui de L.....

~~~~~

On trouverait sans doute qu'il manque quelque chose à cette intéressante histoire, si nous n'y parlions pas du célèbre L.....te, lui qui a donné de si nombreux effets de ses extravagances. Malheur à celui qui s'en laissait aborder, il n'en était pas quitte comme il l'aurait désiré.

Après avoir dissipé à boire tout ce qu'il possédait, son esprit, qui n'était pas déjà trop sain, s'aliéna tout-à-fait ; l'ivresse le rendait furieux, parce que les enfans l'excitaient ; on fut obligé de le renfermer :

on l'envoya à Armentières, d'où il revint quelques tems après parfaitement guéri ; il ne lui fallait que du calme et un régime tempérant.

Rendu à la liberté, *L.....te* revint dans sa ville natale ; de mauvais plaisans l'attiraient dans les cafés pour le faire boire ; notre fou ne demandait pas mieux : il disait quelquefois des choses fort plaisantes. *J'ai succédé à Boquesse, disait-il, mais Y. et Z. seront mes successeurs, je leur apprends, par mon exemple et sans efforts, comment on fait pour manger son bien.*

Un jour il s'est avisé de dessiner des têtes de mort placées sur des ossemens en sautoir, avec une devise analogue au bas, et il allait mettre ces images sous toutes les portes. Il avait aussi la manie d'envoyer partout des lettres anonymes, annonçant la fin du monde.

Enfin, on le fit tant boire, qu'il redevint plus fou que jamais ; les enfans le poursuivant en le huant, achevèrent de renverser sa cervelle. De fou plaisant, il redevint furieux, on fut obligé de le séquestrer de nouveau.

~~~~~

On voit que dans cet historique, il n'est pas question des personnes du sexe qui ont été attaquées d'aliénation mentale ; c'est que réellement parmi nous les dames sont moins sujettes à cette maladie que les hommes : en général elles ont plus d'esprit que nous, et leur tête est moins facile à s'égarer. Si la foule des mauvais romans n'était venue gâter leur beau naturel, nous ne verrions jamais de folles, si ce n'est peut-être quelques vieilles filles tourmentées de la passion hystérique. Pendant les trois quarts de siècle que nous venons de parcourir, à peine avons nous vu vaguer deux ou trois folles : leur folie est venue absolument de la lecture des romans. L'une des trois que je ne nommerai pas, était une jeune personne charmante, laquelle était devenue amoureuse de Bonaparte, et qui lui écrivait de longues lettres dans lesquelles elle l'entretenait de sa passion. D'abord ces lettres, à l'objet près, étaient assez raisonnables ; mais à mesure qu'elle écrivait sa tête s'exaltait, et il en sortait une foule d'idées plus extravagantes les une que les autres.

La seconde était une femme de beaucoup d'esprit, qui connaissait très-bien l'usage du monde, et qui, dans ses momens lucides, enchantait par sa conversation ; elle parlait bien, et faisait paraître beaucoup de sagesse et d'instruction, de sorte que sa conversation était amusante et instructive ; on ne se lassait pas de l'entendre : auprès d'elle, les plus grands bavards oubliaient qu'il gardaient le silence. Elle a péri malheureusement par un accident que l'on ne pouvait ni prévoir ni empêcher.

Peut-être aurais-je pu allonger beaucoup cette liste, en y insérant quelques fous moins célèbres ; mais il faut savoir s'arrêter même dans

les meilleures choses ; *Nequid nimis* (**Rien de trop**). Heureux, celui qui sait s'arrêter à-propos, et ne rien dire de trop : je serai heureux moi-même si j'ai pu procurer à mes lecteurs quelques momens de récréation, et s'ils trouvent que je n'en ai pas dit assez, je finirai par cette réflexion. Que si chaque ville publiait l'histoire de ses fous, nous aurions bientôt une espèce de Moreri (**Nom d'un dictionnaire dont l'auteur est Moreri**) ou de Biographie universelle des fous, qui ne serait pas sans intérêt ; en attendant que ce projet se réalise, à l'exemple de ce fou de François 1<sup>er</sup>, qui tenait note de toutes les folies qu'il voyait faire, j'inscris dans un registre toutes celles dont je suis témoin ; on sent que cet ouvrage n'est pas destiné à être imprimé de mon vivant.

~~~~~

A peine cette Biographie était-elle insérée dans *la Feuille d'Annonces de Valenciennes*, qu'une foule de réclamans vint nous assaillir pour obtenir des places. Messieurs, leur dis-je, n'avez-vous pas vu au commencement de cet ouvrage que nous n'y admettons pas ceux qui se croient de l'esprit ? Or..... — Or....., interrompit avec vivacité un individu qu'à sa vue égarée on aurait facilement pris pour un poète, n'ai-je pas des droits incontestables à l'une des places les plus distinguées, puisque je suis possédé de la manie de faire des vers ? Ne dit-on pas que les poètes sont fous ? Peut-on une plus grande preuve de folie que celle que j'ai faite en courant pour obtenir le prix d'une énigme proposée dans tous les journaux ? — Bon ! dit un autre, qu'à sa peau de parchemin et ses mains salies par la poussière, à ses poches pleines de livres, on jugeait être un investigateur de bouquins, voyez mes trois belles bibliothèques, voyez par toute ma maison, à terre, sur toutes les tables, sur toutes les chaises, ces livres précieux que j'ai sauvés de la destruction en les achetant à grands frais ; n'est-ce pas une grande folie de rassembler ainsi tous ces livres dont je n'ouvrirai jamais aucun ? — Moi, dit un troisième, ma folie, pour être moins visible que les vôtres, n'en est pas moins certaine ; mon aliénation est absolument mentale, j'ai peur de devenir riche. J'ai toujours cru, et je crois encore, que le moment n'est pas venu ; je me crois appelé à remplir facilement les emplois les plus difficiles, et je pense qu'un homme de mon mérite n'a pas besoin de demander ; on doit le prévenir. J'aurais pu, il est vrai, imiter Armand, Paul, Martin, et tant d'autres qui ont fait des banqueroutes considérables, et qui sont ainsi devenus riches d'un seul coup de filet, et sans se donner beaucoup de peine ; peut-être qu'aux yeux du vulgaire ils sont déshonorés ; mais que leur importe ? Ne jouissent-ils pas, parmi les grands, de la plus haute considération ; j'ai presque dit de l'estime ? Tout le monde ne s'empresse-t-il pas d'aller aux fêtes, aux repas somptueux qu'ils donnent aux dépens des malheureux qu'ils ont réduits à la mendicité ? Le luxe qu'ils affichent ne les rend-il pas l'admiration des imbéciles, et ceux-ci ne forment-ils pas partout le plus grand nombre ? Tandis que moi, qui n'ai voulu que des richesses légitimement acquises, je passe pour le fou le mieux conditionné : si je voulais en obtenir des certificats, je suis persuadé que j'en obtiendrais avec presque autant de facilité que

le plus insigne fripon en obtient un d'honnête homme. J'espère que ces titres sont suffisants, et que vous ne me refuserez pas une place dans votre Biographie. Je suis d'ailleurs possédé de la manie de transmettre mon nom à la postérité, et j'ai fait à cet égard des démarches pour être admis dans la Biographie des hommes vivans : elles n'ont pas été tout-à-fait infructueuses ; j'ai la promesse écrite que l'on me mettra dans le supplément, si on l'imprime. Je convins qu'il avait des droits incontestables à figurer parmi les fous les plus extravagans, et je lui promis de réfléchir à sa demande.

— Voyez mon cabinet, dit un autre, j'y ai amassé, à grands frais, tous les cailloux roulés par les fleuves des quatre parties du monde ! ... — Laissez donc là vos cailloux, s'écrie un antiquaire ! Voyez ces médailles, ces trépieds, ces débris de vases antiques que j'ai achetés au poids de l'or, ou que j'ai ramassés chez les morlaques (**Montenegrins**), chez les dalmates, chez les — Bah ! et mes tableaux, dit *Picturon* : voyez ces beaux restes trouvés à Pompéï ! Ce n'est qu'avec des soins infinis et des dépenses prodigieuses qu'on les a enlevés des murailles sur lesquelles ils étaient attachés — Je dois avoir le pas sur vous tous, dit une petite vieille toute courbée, appuyée sur une canne à crochon ; ma beauté, mon esprit, mes vastes connaissances dans un âge si peu avancé, me garantissent la préférence Mon sexe, d'ailleurs, mérite des égards : ma folie, à moi, est de me croire laide et vieille, tandis que mes galans me trouvent jeune et jolie : c'est moi qui arrange toutes les parties, qui fait tous les mariages, qui donne le ton à la société ; c'est par moi que l'on pense, que l'on agit, que l'on nomme à tous les emplois, que l'on destitue ; ma vertu n'est comparable à aucune : mes aventures galantes passent pour des gentilleses. Il est vrai que je suis obligé de faire les avances, mais c'est qu'on me respecte trop pour oser dire quelques mots galans..... — Madame, je vois que vous avez des droits incontestables à la folie, je vous promets une belle place dans mon recueil.

Et vous, Messieurs, vos folies sont très-respectables, si toutefois on peut taxer de folie les soins que l'on se donne pour ramasser ces restes précieux de l'antiquité ; ces pierres qui servent à nous faire connaître la variété des productions de la nature ; ces livres, fruit des veilles des grands écrivains de tous les siècles et de toutes les nations ; il n'y a tout au plus que l'usage que chacun de vous fait de ces objets, plus ou moins précieux, que l'on pourrait taxer de folie. Au reste, je veux bien vous donner place parmi mes fous : je n'y mets qu'une condition, c'est que chacun de vous me fournira les documents nécessaires pour faire son article ; surtout que les notes soient courtes.

Les originaux qui m'assaillaient et que l'on peut plutôt considérer comme maniaques que comme fous, parurent contents et se retirèrent : ils ne se doutaient pas que leur plus grand trait de folie était la prétention qu'ils manifestaient de vouloir être placés dans une Biographie d'insensés, à moins que l'on ne veuille dire que la force de la vérité

les poussait à reconnaître leur extravagance.

Je pourrais parler sans doute de plusieurs espèces de fous que l'on rencontre chaque jour dans la société ; tels par exemple, que M. *de l'Ecarté* qui aime mieux perdre son argent au jeu que de donner un écu à un malheureux qui n'a pas de pain ; que M. *Aululaire*, qui amasse écu sur écu, et qui prête à un pour cent par semaine, et qui aimerait mieux mourir que de perdre cent francs ; que M. *Coulant*, qui laisse échapper de ses mains, avec une rapidité étonnante, les richesses que ses pères ont amassées avec tant de peine et à force de bassesses et de friponneries, et qui, à l'exemple de M. de l'Ecarté qui prodigue son or au jeu, lui, le dissipe avec des impures, tandis que sa femme et ses enfans manquent des objets les plus nécessaires ; il verrait gémir un honnête père de famille dans la misère la plus absolue, sans penser qu'il pourrait le rendre heureux avec la moindre parcelle de cet or qu'il laisse échapper de ses mains aussi inconsidérément ; que cette vieille coquette qui affecte la mise des jeunes personnes, et qui se croit encore belle, quoiqu'elle ne doive sa fraîcheur apparente qu'au carmin, à la céruse et à l'outremer, comme elle doit ses dents à l'artiste habile réparateur des brèches que le tems a faites à sa bouche. Mais ce tableau m'entraînerait trop loin ; je n'ai pas entrepris la satire de la société, j'ai voulu seulement parler de quelques fous : si j'allais plus avant, peut-être me rangerait-on, avec raison, parmi les individus sur lesquels j'ai fait de courtes notices.

J'avais renouvelé, dans *la Feuille d'Annonces de Valenciennes*, l'invitation à ceux qui désireraient occuper une place dans ce recueil, de déposer leurs titres au bureau de ladite Feuille. Il m'est parvenu un grand nombre de notes, la plupart insignifiantes, d'autres qui m'ont paru pouvoir être admises, et pour faciliter les recherches à ceux qui auraient des doutes sur l'espèce de leur folie, je les ai engagés à consulter le 36^e chapitre du troisième livre des œuvres de *Rabelais*, contenant l'énumération de 208 folies différentes.

~~~~~

## LETTRE

A l'Auteur de LA BIOGRAPHIE DES FOUS.

□□□□□□□□□□

Lorsque j'ai vu, Monsieur, le commencement de votre *Biographie des Fous*, j'ai applaudi à ce projet, et j'ai espéré que vous ne vous en tiendriez pas à ceux qui sont atteints d'aliénation mentale, que vous nous signaleriez une autre classe bien autrement intéressante, et dont la peinture serait plus utile ; je veux parler des fous atteints de manies particulières : les premiers font gémir sur le sort de la pauvre humanité et sur la faiblesse de la raison humaine, qui ne résiste pas au déran-

gement de la plus petite fibre de notre cerveau ; les autres n'apprêtent qu'à rire, et sous ce point de vue ils sont utiles à la société. J'avoue que j'ai été assez désagréablement trompé par la fin de votre article ; j'espérais qu'au moins vous nous apprendriez quelques anecdotes, sinon scandaleuses, du moins un peu piquantes, qui nous auraient fait rire aux dépens de quelques-uns de nos habitans bénévoles, entachés de petits ridicules bien comiques, bien plaisans ; pas le moindre mot pour rire dans les huit à dix mortelles pages sur les fous. Vous racontez leur histoire avec tant de gravité, avec un sang-froid si imperturbable, qu'il en devient comique à force d'être sérieux. Vous auriez dû, je le répète, parler des fous à manies. Quel mal, par exemple, trouverait-on à plaisanter sur la manie de ce brave homme qui, tout fier de sa noblesse d'hier, qu'il a achetée à force de courbettes, fait placer l'écusson de ses armes et les autres attributs de sa prétendue grandeur, dans tous les coins de sa maison ; il ne sait pas apparemment qu'il vaut beaucoup mieux être le premier des roturiers, que le dernier des nobles ! Vous me direz qu'on ne trouve pas en cette ville des sots de cette force ; je le crois, mais s'il n'y en a pas ici, il en fourmille ailleurs, et votre morale n'aurait peut-être pas été perdue pour tout le monde.

S'il ne se trouve pas des fous qui se croient nobles parce qu'un parchemin qui sent encore la cuve du mégissier le leur dit, vous en avez sûrement de ceux qui sont tellement entichés de la *postéromanie*, qu'ils seraient au comble de leurs désirs, s'ils pouvaient voir un article de nécrologie sur leur hétéroclite individu, dussent-ils y être peints au naturel, avec leurs défauts, même un peu exagérés, laissât-on de côté quelques unes de leurs bonnes qualités.

*Pelin*, par exemple, est le meilleur homme du monde ; ôtez-lui le ridicule de vouloir raisonner sur toutes les matières, ce qui le fait ressembler un peu au *Chrysologue* du poète *Rousseau*, il est bon ami, bon parent, et, ce qui est bien plus rare encore, il est devenu riche, et ne se méconnaît pas ; les richesses n'ont eu sur lui d'autre effet que de lui donner un ton d'importance qui fait sourire ceux qui le connaissent, et qui le rend insupportable à ceux qui ne le connaissent pas. A cela près, *Pelin* aime ses proches, quoiqu'ils soient loin d'être à l'aise, il les aide jusqu'au point de se gêner lui-même : sa folie est de s'imposer des privations pour que son vieux père et sa vieille mère vivent dans l'aisance .... ; mais, me direz-vous, ce n'est pas là de la folie ; c'est l'amour filial porté à son plus haut période, et si *Pelin* assiste encore ses jeunes frères et ses sœurs, *Pelin* sera un modèle à citer ..... Je vous arrête là.... Demandez à nos jeunes gens si *Pelin* n'est pas fou ! Demandez aux nouveaux riches et même à beaucoup d'anciens, si *Pelin* n'est pas l'un des fous les mieux conditionnés qui existent ? Je soutiens, moi, qu'il l'est au suprême degré, et qu'il fera peu d'imitateurs : si vous en doutez, je soumettrai la question à notre Société littéraire, ce sera peut-être un moyen de la réveiller de son long assoupissement.

Un autre fou, non moins recommandable, c'est M. de *Bargeil*, celui-ci, vous le recevrez sans objection. Sa manie est de vouloir être historien, romancier, philosophe, médecin, physicien, chimiste, peintre, mathématicien, poète et musicien, en un mot, il veut être un savant universel, et il ignore l'art de se procurer une paire de culottes : voyez-le avec son habit déchiré, son chapeau crasseux : c'est un nouvel Anthistène ; sa vanité perce à travers les trous de son manteau ; il est vrai que M. de *Bargeil* n'est pas riche, c'est peut-être ce qui fait encore mieux ressortir sa vanité ; il semble vous dire : « Regardez-moi, je sais tout, et je n'ai pourtant jamais rien appris ». Il s'appliquerait volontiers ce vers du grand Corneille :

« Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée ».

Ne croirait-on pas, à ce portrait, reconnaître les prétentions de nos jeunes gens, si ce n'est cependant que ces derniers croient tout savoir en sortant de leur première coquille, et que l'autre a beaucoup appris, qu'il ne lui manque que de savoir digérer ses études..... Si celui-là n'est pas fou, si vous ne le croyez pas, vous êtes trop difficile.

Aimez-vous mieux que je vous parle de *Cancéré*, qui, avec une santé robuste, des formes athlétiques, se croit toujours malade ? Vous le voyez dans les rues s'appuyer sur sa femme qui est fort délicate, parce qu'il prétend que ses jambes ne peuvent le porter. Parle-t-on d'une maladie ? il l'éprouve, du moins il le dit. Parle-t-il politique ? il ne vous entretient que des maux de l'état. De la guerre ? il y a été blessé ; il se ressent encore des contusions que les autres ont reçues, et c'est depuis ce tems-là, dit-il, que sa santé est si mauvaise. La conversation roule-t-elle sur le commerce ? il dit que le commerce est bien malade, et qu'il n'a plus de nerf, et là dessus, il le compare à sa personne. Comme il est fort bavard, chacun, ennuyé de l'entendre, cherche à fuir ; *Cancéré* ne s'aperçoit pas qu'il est resté seul à parler toujours ; vous le trouverez une demi-heure après, parlant sur la même matière, s'échauffant comme s'il trouvait des contradicteurs, et vidant une bouteille qu'il croit partager avec son antagoniste imaginaire. Une de ses manies est de prendre celui avec lequel il cause par le bouton de son habit ; il lui est arrivé un jour, qu'ennuyé de son bavardage, celui qu'il tenait ainsi, coupa subtilement le bouton, et disparut sans que *Cancéré* s'en aperçut : il n'en parlait pas moins, tenant toujours le bouton à la main.

Vous avez glissé sur les Bibliomanes. Peut-être ne vous doivent-ils cette indulgence, que parce que vous partagez leur folie. Ai-je bien deviné ? Etes vous orfèvre M. Josse ? Je ne le pense pas, je ne fais que le soupçonner ; vous n'avez pas du moins cette réputation. Je sais bien qu'un journaliste célèbre a dit que cette manie était respectable : j'en conviens jusqu'à un certain point ; je sais qu'elle contribue à nous conserver des monumens des arts ; que sans les bibliomanes les auteurs dont on voit encore les noms dans les catalogues, seraient totalement oubliés : cela est vrai ; mais je demanderai s'il est bien utile de

savoir qu'on a traduit de l'anglais *le prêtre châtré* ? Que P. Dumont, de Douai, a fait *l'Oreiller spirituel* ? Que Philippe Bosquier, montois, a prêché et fait imprimer cinquante sermons ridicules, sur la parabole si intéressante de *l'Enfant prodigue* ? Qu'un curé de Menil-Jourdain a fait un traité qu'il intitula *le Fouet des Paillards* ? Et que Bosquier, dont je viens de parler, a fait *le Fouet des Pécheurs* ? Quel mal y aurait-il que ces livres oubliés depuis longtems, et qui méritent de l'être, n'existasent pas ? Voudriez-vous dire que ce sont des monumens de la folie humaine ? Je vous répondrai que les monumens de cette espèce ne manquent pas ; il n'y en a que de reste, et ils se multiplient tous les jours.

Signalez ces amateurs qui entassent sans choix et sans discernement, bouquins sur bouquins, et dans la collection desquels il faudrait chercher pendant trois jours entiers avant de trouver un volume passable. Vouez au ridicule et au mépris ces égoïstes, qui, continuellement tourmentés de la soif d'accumuler des livres dont ils ne font rien, se mettent à l'affût des ventes qui doivent se faire, et qui seraient fâchés que d'autres en profitassent. Je n'en finirais pas sur cet article si je voulais vous signaler toutes les tromperies dont se rendent coupables ceux qui sont possédés de cette triste manie. J'ai vu à Paris un homme qui aurait dû être respectable par son état, avoir la bassesse de voler des livres aux étalages, pour satisfaire cette passion portée à l'extrême. Vous devez connaître mieux que moi, puisque vous avez plus d'âge, tout ce dont sont capables ceux qui poussent cette manie ou toute autre jusqu'à cet excès coupable.

Vous avez bien dit un mot sur l'Antiquomanie : mais la science des antiquités n'est point une folie : il faut signaler seulement ces vieux imbécilles qui s'extasient sur des morceaux de poterie de terre que l'on a trouvés dans un endroit où l'on fabriquait, il y a un siècle ou deux, de cette espèce d'ustensiles, et qui croient fermement que ce sont des débris d'établissements romains.

Vous auriez dû parler de ces amateurs de tableaux, qui, n'ayant aucune notion du dessin, font des collections de *croûtes*, qu'ils prennent pour des chefs-d'œuvre de grands maîtres. Vous les voyez s'extasier sur des restes de tableaux usés par le tems et par l'ineptie des anciens propriétaires ; ils dépensent toute leur fortune pour enrichir d'habiles fripons, qui savent profiter de leur faiblesse pour tirer le dernier écu de la bourse de ces insensés.

Vous avez dit tout ce qu'il fallait sur le jeu ; cette passion n'est point une folie ; c'est une démence furieuse ; ceux qui en sont possédés devraient être renfermés et sequestrés du reste des humains pour toute leur vie.

Vous n'avez point parlé des *fous fleuristes*, dont la folie est cependant bien constatée ; non pas que le goût de la culture soit blâmable, mais à cause de l'égoïsme dont sont possédés la plupart de ceux

qui se livrent à la fleurimanie : il en est qui, ayant gagné une variété de taches dans une tulipe, en écrasent avec soin tous les rejettons, pour être certains qu'ils posséderont seuls cette tâche. De tout tems on les a désignés par le sobriquet de *foutulipiers*, parce qu'en effet ils ont poussé ce goût innocent jusqu'à la manie.

Puisque vous aviez entrepris l'histoire des fous atteints d'aliénation mentale, je pense que vous deviez aussi faire celle des fous moraux ; je sens bien qu'ici vous ne pouviez donner que des généralités, et non pas faire l'histoire des hommes ; ce serait donner dans des personnalités odieuses, qu'il faut toujours éviter avec le plus grand soin ; le triomphe du moraliste consiste en ce que le vicieux se reconnaisse, et qu'on ne puisse faire d'applications ; au surplus les applications sont le crime de ceux qui les font, et non de l'écrivain qui compose ses portraits de traits épars, qu'il ne fait que réunir sur un seul individu. Par fous moraux, j'entends ceux qu'une maladie de l'esprit toue au point de les rendre le fléau de la société, dont ils auraient fait les délices s'ils n'avaient été atteints de ce cruel défaut.

Au premier rang, nous pouvons mettre les *atrabilaires* : ils ont presque tous l'esprit satyrique et méchant. Le penchant pour la satire se manifeste d'autant plus en eux, que leur santé est réellement mauvaise. On dirait qu'ils veulent punir ceux dont la santé est robuste, en les dénigrant, en les calomniant même. Voulez-vous avoir la preuve de ce que j'avance ? Informez-vous dans quel état était le physique de l'écrivain atrabilaire moment où il écrivait, et lorsqu'il lançait un trait perfide contre quelqu'un ? On vous dira qu'il était malade ou souffrant, et d'une humeur inabordable ; le malaise lui servait d'Apollon.

Cependant la nature qui offre toujours des compensations, selon M. Azaï, a voulu les dédommager de leur état de souffrance, en leur donnant de l'esprit ; il semble que chez eux, la prostration des forces physiques, donne plus d'activité à leur force morale, triste dédommagement, selon moi, puisque cet esprit prend la teinte de la disposition de leur corps ; il est d'autant plus méchant que le corps souffre davantage ; on dirait, je le répète, qu'à mesure que leur physique s'affaiblit, leur moral acquiert plus d'énergie ; ces sortes d'individus sont une preuve continuelle de l'influence en sens inverse du physique sur le moral ; la nature les a formés exprès, pour résoudre ce grand problème. Cette influence est tellement puissante qu'elle agit sur l'état de santé : leur esprit s'est habitué à ces saillies satyriques, elles coulent comme de source, et si, malheureusement, cette maladie attaque un écrivain, il ne connaît plus de frein ; parens, amis, homme en place, il attaque tout, il sacrifie tout à ce qu'on veut bien appeler un bon mot ; et tel en qui l'on reconnaît de l'esprit, ne le doit souvent qu'au mauvais état de sa santé ; mettez-le, s'il est possible, dans une position naturelle, ce sera un homme fort ordinaire, et peut-être un homme de la société la plus agréable. Je sais bien que l'on peut m'opposer l'exemple de Scarron qui, étant devenu, par un trait de folie, d'une difformité affreuse, avait cependant conservé l'esprit le plus *bouffon*. Je pourrais

répondre que jamais une exception n'a fait loi, et d'ailleurs, je parle des fous atrabilaires, et Scarron était bien éloigné d'être possédé de cette affreuse maladie.

Vous me demanderez peut-être si les atrabilaires sont quelquefois de bonne humeur ? sans doute, lorsqu'ils ne souffrent pas, ou si vous les saisissez dans un moment où l'envie ne les anime pas : ils se dédommagent souvent par des excès de gaieté, des souffrances passées, mais cette gaieté est toujours méchante ; il faut que l'un ou l'autre soit l'objet de leurs sarcasmes ; ils ne résistent jamais au triste plaisir de lancer un trait satyrique bien ou mal appliqué, sans s'embarasser du résultat, et sans s'inquiéter s'il est ou non préjudiciable à la personne contre laquelle il est dirigé. Aussi les atrabilaires n'ont jamais d'amitié durable, ils n'ont d'amis que ceux qui sont assez simples pour leur tout sacrifier, et malheur à ceux qui forment avec eux quelques liaisons ! ils verront que tous les sacrifices qu'ils font à leur prétendu ami, sont en pure perte ; aucune preuve d'attachement, aucun trait de dévouement ne sera capable de leur conserver l'amitié d'un pareil homme, si, surtout, celui-ci n'a plus rien à espérer de la continuation d'une liaison qu'il n'entretenait que pour son intérêt.

Je pourrais vous citer Chamfort comme un exemple déplorable de la manie des bons mots *méchans* ; ce malheureux, homme de beaucoup d'esprit, n'avait pas un ami, il n'épargnait personne, pas même ceux à qui il devait sa fortune : il fut réduit à se suicider.

Un trait qui caractérise singulièrement les atrabilaires, 'est qu'ils ne trouvent rien de bien fait que ce qu'ils font ; où s'ils sont forcés d'approuver, ce n'est qu'en rechignant ; leur approbation ne se manifeste que par des monosyllabes prononcés à demi-voix ; on peut leur appliquer ce qu'on dit de la bouteille des procureurs, *qu'elle verse à regret*, de même leur bouche refuse de s'ouvrir pour laisser échapper des paroles approbatives, et ces paroles mêmes sont une satire cruelle, puisqu'on voit bien que leur esprit n'a pas pensé ce que leur bouche exprime avec tant de difficulté.

Vous voyez, Monsieur, que si vous voulez parler de toutes les espèces de folies, il vous reste bien des genres à traiter ; je n'ai fait qu'effleurer la matière ; c'est à vous maintenant à faire le reste ; le fonds est riche, vous ne manquerez pas de matériaux si vous voulez observer le spectacle mouvant que vous offrira chaque jour la société.

Recevez, etc.

G.....t